

La trace du monde diplomatique dans *le mort vivant* de Henri Djombo



Ghislain Méliodore Mvoula-Massamba¹

Université Marien Ngouabi (Congo)

mvoulaghis@gmail.com

<https://orcid.org/0009-0003-1613-6172>

Reçu: 05/05/2026, **Accepté :** 28/07/2025, **Publié :** 30/07/2026

Financement : L'auteur déclare qu'il n'a reçu aucun financement pour réaliser cette étude.

Conflit d'intérêts : L'auteur ne signale aucun conflit d'intérêts. **Anti-plagiat :** cet article a été soumis au test anti-plagiat de **Plagiarism Chercher X** avec **un taux de 3 %**

Résumé : Cette étude examine les manifestations des pratiques diplomatiques dans le roman *Le Mort vivant* de Henri Djombo. Elle se veut une herméneutique du texte et s'intéresse à la manière dont Henri Djombo, en sa qualité d'ancien ambassadeur, réalise l'immersion du lecteur dans l'univers des représentations diplomatiques, afin de lui faire découvrir les méandres et les avatars des arcanes de la diplomatie africaine. Elle analyse deux sphères diplomatiques dont les invariants et les cloisons ne s'entrecroisent et ne s'entremêlent dans une logique structurelle et philosophique : l'une moderne, placée sous la ferrure architecturale du monde occidental, l'autre coutumière, explorant les savoirs endogènes séculaires pour régler les différends. L'objectif est de montrer que Henri Djombo se sert de ses connaissances, de son savoir-faire, et du lexique nuancé et codé du monde diplomatique pour bâtir la trame de son récit. L'étude se construit autour des questions suivantes : comment Henri Djombo se représente-t-il le monde diplomatique moderne ? Quelle perception se fait-il de la diplomatie coutumière par rapport à celle dite moderne ? Dans le cadre de cette étude, l'on opte pour l'approche interdisciplinaire en convoquant les théories de la sociocritique, les relations internationales, la sociologie des personnages et l'herméneutique. Notre réflexion s'articule autour de trois axes : la précarité et le langage expressif du l'univers diplomatique, l'opprobre générée par le revers de fortune du métier de diplomate et l'idéale diplomatie culturelle.

Mots-clés : monde diplomatique, précarité, diplomatie coutumière, herméneutique littéraire, satire.

¹ **Comment citer cet article:** Mvoula-Massamba G. M ., (2026), « La trace du monde diplomatique dans le mort vivant de Henri Djombo », *Cahiers Africains de Rhétorique*, Vol 5, n°1, pp. 202-220



Traces of the Diplomatic World in *Le Mort-Vivant* by Henri Djombo



Abstract : This study examines the manifestations of diplomatic practices in the novel *The Living Dead* by Henri Djombo. She wants to be a hermeneutic of the text and is interested in the way Henri Djombo, in his capacity as former ambassador, immerses the reader in the universe of diplomatic representations, in order to make him discover the twists and turns and the avatars of the arcana of African diplomacy. She analyzes two diplomatic spheres whose invariants and partitions do not intersect and do not intermingle in a structural and philosophical logic: one modern, placed under the architectural fittings of the Western world, the other customary, exploring secular endogenous knowledge to settle disputes. The objective is to show that Henri Djombo uses his knowledge, his know-how, and the nuanced and coded lexicon of the diplomatic world to build the fabric of his narrative. The study is built around the following questions: how does Henri Djombo represent the modern diplomatic world for himself? What is the perception of customary diplomacy compared to the so-called modern one? Within the framework of this study, we opt for the interdisciplinary approach by summoning the theories of sociocritics, international relations, sociology of characters and hermeneutics. Our reflection revolves around three axes: the precariousness and the expressive language of the diplomatic universe, the opprobrium generated by the setback of fortune of the profession of diplomat and the ideal cultural diplomacy.

Keywords : diplomatic world, precariousness, customary diplomacy, literary hermeneutics, satire.

Introduction

Notions apparemment incompatibles, littérature et diplomatie se situent à la croisée des chemins de divers champs de recherche en sciences humaines (Relations internationales, Histoire, Politique, etc.) et sociales. Ces deux sphères concentriques, aux pratiques diverses, apparaissent comme deux chemins de pensée hétéroclites et parallèles mais complémentaires, interconnectés et perméables aux idées et aux influences de l'une et de l'autre activité. Ils s'entrecroisent, s'enchevêtrent et s'entremêlent par les forces thématiques, l'esthétique langagière, le style, l'écriture, les visées de création et les acteurs qui les mettent en musique, à la fois écrivains et diplomates et vice versa. Ainsi, puissant marqueur social, culturel et intellectuel, le monde diplomatique, loin d'être anodin et une citadelle imprenable, devient, dans le champ littéraire planétaire, l'objet de réflexion, de poétique et d'écriture. Des écrivains comme René de Chateaubriand, Stendhal, Saint-John Perse, Jacques Roumain, Romain Gary, Paul Claudel, Ferdinand Oyono, Henri Lopes, Henri Djombo, etc. ont d'ailleurs enfilé la veste de diplomate.

En effet, en littérature africaine, les liens entre le monde diplomatique, l'écriture, la politique, l'engagement et la culture sont étroits : « Écrire, c'est négocier avec ses fantômes. La littérature réclame des compétences de diplomate », écrit François Bott, cité par Claire Bauchart (2020). L'expression littéraire est le miroir de crises sociétales dont l'épilogue est l'activité politique. Dans ce contexte, les pratiques de la diplomatie



tracent les sillons dans les œuvres littéraires. C'est le cas du roman *Le Mort vivant* dans lequel Henri Djombo peint le monde diplomatique. Son écriture, dont la langue est mâtinée de néologismes et d'humour, « est une recette de savoirs pluriels tirés d'autres domaines de la connaissance : économie, politique, gestion, droit (...) » (J. M. Mambi Magnack, 2025, p. 16), sciences politiques et l'histoire de l'art. Elle cache les prémisses d'une critique acérée de l'appareil politique et des avatars du monde diplomatique.

Les enjeux diplomatiques ont deux cercles concentriques dans *Le Mort vivant* de Henri Djombo, un homme aux identités multiples : homme d'État et politique congolais. Le premier trouve son fondement dans l'énoncé consacré à l'érosion du couple ambassadeur de Francis et Gloria (Prologue et chapitre 6), « métaphore de la honte nationale du Boniko » (A. N. Malonga, 2007, p. 109), à qui le narrateur homodiégétique, Joseph Niamo, envoie « Une si longue lettre »² de cent soixante pages. Le second s'articule autour des « péripéties d'un séjour qu'effectue le héros dans son village natal, au nord du Boniko où il doit participer aux obsèques de sa sœur. Interpellé par les garde-frontières du pays voisin, le Yangani (le traître), il est accusé d'être J. N., le mercenaire qui cherche à déstabiliser ce pays voisin » (A. N. Malonga, 2007, p. 109-110). Ces aspects diplomatiques se manifestent autour des problématiques de frontières, de droits de l'homme, d'infrahumanité, de déviations des consciences humaines, de totalitarisme, de justice, de croyances traditionnelles.

L'on a beaucoup écrit sur Henri Djombo. Ainsi, de nombreux chercheurs et critiques littéraires ont consacré leurs travaux à l'analyse de l'œuvre de l'écrivain congolais, sous le prisme des aspects thématiques et formels. Ces écrits s'organisent autour des problématiques d'économie, de politique, d'écologie, de paratextualité, d'intertextualité restreinte, d'intermédialité, de langue, de justice, des droits de l'homme, etc. Parmi les textes de référence, l'on repère ceux d'E. Ngamountsika, R. F. E. Loemba et R. D. Yala Kouandzi (2026), R. D. Yala Kouandzi (2021), E. Ngamountsika, A. F. R. Loussakoumounou et F. Otsiema Guellely (2025), A. N. Malonga (2007, p. 109-112), J. M. Mambi Magnack (2025), S. Akplogan (2015), G. P. W. Kadima-Nzuji (2023), B. Iloki (2021, p. 301-323), C. G. Makosso (2025, p. 219-230), P. Itoua et G. A. Mampassi (2024, p. 168-182), F. Otsiema Guellely et L. Kindziala-Kindziala (2022, p. 76-88), E. Simbo-Apekou (2025, p. 73-85). Sur ce terrain exploré par tant de curiosités littéraires et d'érudits, l'on oriente son entreprise de recherche du nouveau vers le lien qui se tisse et se crée entre littérature et diplomatie chez Henri Djombo en scrutant le déploiement des indices du monde diplomatique dans la trame narrative de *Le Mort vivant*.

Dans cette étude, l'on tentera de répondre à la question suivante : Comment se manifeste la trace de l'univers diplomatique dans *Le Mort vivant* de Henri Djombo ? Il s'agira d'analyser la trace, les empreintes de l'univers diplomatique ainsi que leur incidence dans la construction de sens du roman *Le Mort vivant*. A cette interrogation se greffent deux questions secondaires : quelle est l'image du monde diplomatique moderne dans *Le Mort vivant* ? Quelle perception Henri Djombo se fait-il de la diplomatie coutumière par rapport à l'image de la diplomatie moderne ? De ces interrogations découlent trois hypothèses. La première hypothèse s'articule autour de la résurgence des indices du monde diplomatique dans les signes textuels de *Le Mort*

² BÂ Mariam, 1979, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles éditions africaines.

vivant. La deuxième hypothèse fait la cartographie du fonctionnement quotidien des représentations diplomatiques africaines à l'étranger et ses critiques acérées qui se ruent sur une image diplomatique désastreuse. La troisième hypothèse, enfin, s'arc-boute autour de la diplomatie coutumière fondée sur les us et coutumes, soutenu par le rapport de filiation et la langue d'expression. Pour analyser ces faits, l'on recourt à une approche interdisciplinaire qui croise la sociocritique, les relations internationales, la sociologie des personnages et l'herméneutique. Trois axes constituent l'ossature de cette étude. Le premier axe s'intéresse aux manifestations des pratiques diplomatiques dans le tissu narratif de *Le Mort vivant*. La deuxième traite de la satire des chancelleries ou représentations diplomatiques. Le troisième axe, quant à lui, articule sa réflexion autour de la solidarité d'une communauté culturelle comme mode de résolution des conflits existentiels.

1. L'univers diplomatique : de l'expression verbale à la précarité existentielle

Aux yeux des observateurs avertis de la vie publique, politique, des relations sociales et internationales entre Etats et entre individus chargés de négociation, l'univers diplomatique est consubstantiel aux notions de frontière, d'immunité, de permanence des relations, de réciprocité des traitements, de la place et du code de l'information et du secret. Il exige du diplomate, nullement dénué de talent, la connaissance des faits historiques, l'immense culture, l'éloquence ou les capacités de s'exprimer qui tiennent compte du sens reçu et perçu des phrases codées et décodées et des arguments exposés, le langage soigné fuyant le banal, le choix des termes d'échange pour décrire une situation conflictuelle, les manières agréables et civiles, la finesse, l'adresse, la circonspection, la ruse, le tact, la prudence, le savoir-être et le savoir-vivre, la maîtrise de son corps, de ses émotions, de ses sentiments et de l'acte de parole.

Du roman *Le Mort vivant*, Alpha Noël Malonga (2007, p. 109) affirme qu'il « paraît à nos yeux comme la meilleure réussite littéraire de Henri Djombo ». Ce texte, « de l'absurde et du chaos africain » (L. Kesteloot, 2001, p. 272), tant apprécié par les critiques littéraires, s'ouvre par un prologue où Henri Djombo étale l'érosion et les conditions de vie précaire du couple ambassadeur Francis et Gloria, les réceptions diplomatiques et le déploiement des connaissances liées au langage mieux du lexique diplomatique. Est-ce le reflet ou un épisode de la vie sociale et professionnelle de l'écrivain Henri Djombo transformé en fiction narrative? Rien n'atteste cette insinuation biographique. En retraçant le parcours de Henri Djombo dans sa double dimension d'écrivain et d'homme politique à travers une brève notice biographique de l'écrivain congolais, Jules Michelet Mambi Magnack (2025, p. 19) met en lumière sa carrière diplomatique en ces termes :

« Homme politique, Ambassadeur du Congo dans plusieurs pays européens, et membre du gouvernement congolais pendant de longues années, il est inlassablement engagé dans des combats sur plusieurs fronts : bonne gouvernance, problématiques écologiques, pour la préservation de la biodiversité et le développement durable de son pays ».

Les enjeux diplomatiques dans *Le Mort vivant* sont tributaires de l'expression, de mode de langage, des expressions, des conversations et des réceptions. En effet, pour

donner à son récit une esthétique langagière spécifique et adaptée aux visées qu'il s'est assignées dans le « Prologue », Henri Djombo, à l'image d'un bon semeur qui disperse des graines dans son champ, truffe et sature son texte des lexies relevant essentiellement de l'univers diplomatique aux fins de peindre le tableau sombre de la diplomatie et des représentations diplomatiques de certains États. Aussi, il s'agit pour cet écrivain de procéder à l'interconnexion des deux activités apparemment parallèles : la création littéraire et la diplomatie. Dans cette optique, la transposition et l'adaptation du langage diplomatique s'imposent pour dessiner les contours de la littérarité du texte, rapprocher le fait littéraire, mise en scène, de l'univers diplomatique et donner au texte de Henri Djombo une teneur syncrétique. L'écrivain congolais crée alors le dialogue des cultures littéraires et diplomatiques dans une parfaite osmose qui permet le dévoilement, dans le champ de la création, de son « mythe personnel » et de son idiosyncrasie au moment où l'humanité a besoin, tant soit peu, de l'apport du génie diplomatique pour résoudre les problèmes auxquels elle est confrontée. Cette idiosyncrasie trouve son fondement autour de l'idéal de paix qui génère un environnement apaisé, élagué de toute forme de velléité et du sentiment chronique d'insécurité et de vulnérabilité existentielles. Donc, le bien-être de l'homme est l'ultime but vers lequel tend la création littéraire de l'écrivain congolais: « Henri Djombo, du reste chaleureux, imperturbable et d'aplomb, affiche un air solennel qui renseigne sur le triomphe de l'homme, sur les averses de la société » (S. Akplogan, 2015, p. 82).

Pour exprimer l'incapacité de Francis à surmonter la crise financière qui sévit l'ambassade dont il a la charge managériale et souligner son état psychologique marqué par « la diplomatie du pauvre » (H. Djombo, 2000, p. 11) arpenteant les couloirs du désespoir d'un labyrinthe qui n'augure pas de lendemains meilleurs, Henri Djombo use l'unité syntaxique suivant : « Les formules diplomatiques étaient usées et démodées par la situation » (H. Djombo, 2000, p. 11). En effet, dans la sphère de politique internationale, une formule diplomatique est appréhendée comme un code de communication utilisant les mots concis, précis et justes, sur le plan sémantique, pour atténuer la violence d'une situation ou pour dire les choses à demi-mot afin de régler un problème sans susciter l'ire de son interlocuteur. Pour le cas précis, l'Ambassadeur Francis adresse les formules diplomatiques au ministère des Affaires étrangères du Boniko à la seule fin d'améliorer les conditions de vie, car Victor Hugo écrit en substance : Améliorer la vie matérielle, c'est améliorer la vie ; faites les hommes heureux, vous les faites les meilleurs. En réponse aux formules diplomatiques qui décrivent de façon polie, prudente et par euphémisme la précarité existentielle et la descente aux enfers du couple ambassadeur Francis et Gloria, Henri Djombo introduit, pour des fins d'esthétique scripturale et réalistes, dans la trame narrative de *Le Mort vivant* un syntagme nominal ayant trait au vocabulaire des relations internationales : « Les notes verbales des affaires étrangères venaient rappeler l'insolvabilité de la représentation bonikoise à Binango et achevaient d'accabler le débiteur » (H. Djombo, 2000, p. 11). Outil principal de la correspondance, écrite à la troisième personne, la note verbale, en milieux diplomatiques, est utilisée pour transmettre des informations courantes, des notifications, des demandes officielles entre les ambassades et les ministères des Affaires étrangères. L'on constate qu'entre l'ambassade du Boniko et le Ministère des Affaires étrangères s'installe un langage d'ambiguïté, une langue de bois, car le Ministère oppose une fin de non-recevoir aux questions d'insolvabilité et de précarité du personnel. Cette

ambiguïté est-elle, pour un État, une stratégie machiavélique qui consiste à fuir ce qu'il ne peut fuir, c'est-à-dire les charges liées au fonctionnement des ses missions diplomatiques ? L'ambassade du Boniko est abandonnée à elle-même et ne sait à quel saint se vouer pour enclencher le processus de sa rédemption. Par-delà, Henri Djombo dénonce la paupérisation des ambassades, véritables vitrines des États à l'extérieur.

Le monde diplomatique a ses us et coutumes parmi lesquels l'on songe à la réception diplomatique et ses enjeux stratégiques qui apparaissent, aux yeux des diplomates chevronnés, comme un moment solennel de convivialité où la gestuelle, la posture, l'élément vestimentaire, le style, l'éloquence, les modalités de l'expression (l'on s'exprime en soignant ses arguments et son langage), le savoir-vivre et le savoir-être sont d'une exigence extrême. Pierre Nevejans (2015) souligne son importance dans les relations internationales :

La réception diplomatique est constituée par l'ensemble de ces moments, même de durée infime, de contact entre prince(s) et ambassadeur(s), créant de fait un couple politique, composé de deux personnages qui devaient placer l'un dans l'autre une confiance décidée, sans cesser jamais de mesurer les risques et les avantages de la tenue de cette relation.

Le Mort vivant insère dans son tissu narratif un épisode de réception diplomatique pour mieux explorer les arcanes du monde diplomatique et ses enjeux dans un monde de crise financière : « Ne pouvant plus offrir de réceptions, le couple finit par se faire de plus en plus rare aux soirées diplomatiques, avant de se murer dans une solitude forcée » (H. Djombo, 2000, p. 11-12). Les réceptions et soirées diplomatiques surgissent dans le roman de Henri Djombo sous la forme aigüe de réminiscence d'une vie d'épanouissement sublime placée sous le signe de rencontres, de conversations, de convivialités, d'agapes et de réjouissances mondaines. Ces moments d'apothéose emplissent de joie et de félicité extrême Francis et Gloria. Mais les conditions de vie précaires du couple ambassadeur accélère le rythme de réminiscence qui se fige dans un faisceau de regrets, d'abattement de cœur et de vulnérabilité humaine. Que l'on en juge la pertinence de cet extrait de *Le Mort vivant* :

« Ils se souviennent encore de ces réjouissances mondaines, de l'ambiance de fête, de ces réceptions pareilles à des spectacles où ils communiaient avec les autres et qui ressemblent à des ballets de couleurs. C'est une foule heureuse où se mêlagent les toilettes pimpantes des hommes riches avec celles somptueuses de belles dames. On s'enivre des parfums raffinés des uns et des autres, et l'on se croit à des sortes de défilés désordonnés, à des foires de mode. On s'improvise mannequin et l'on suscite candidement le désir anonyme » (H. Djombo, 2000, p. 12).

De cette allure de fête, de vie comblée et de bien-être, le vestimentaire, à la fois symbole du dandysme cher à Charles Baudelaire et l'expression des manières élégantes et raffinées, revêt, dans le monde diplomatique, une importance primordiale. Il apparaît comme des objets signifiants qui mettent sur scène des corps qui transmettent des messages pluriels et peuvent exprimer une identité culturelle et personnelle et une idéologie. Il est langage, modèle social, image standardisée, signe du luxe, dépenses

financières des ambassadeurs et objet de multiples réflexions. Relevant d'un choix individuel, le vêtement, dans l'univers de la diplomatie, apparaît comme le signe extérieur de richesse, de dignité, de prestance et d'esthétique corporelle. Dans un article intitulé « Du manuel de Wicquefort à la pratique : vêtements, parures et identités dans les ambassades européennes au Grand Siècle », Rivière Chloé (2021) écrit :

« Le vêtement et les parures en sont de très bons observatoires dans la mesure où ils occupent un rôle primordial dans les processus de représentation du souverain et de mise en scène de son pouvoir, et sont capables de signifier rang et identités. Point de mire pour les contemporains, le corps est à cet égard un outil de diplomatie pour le prince, au sein même de sa cour lorsqu'il reçoit, et à l'étranger par l'envoi d'ambassades. Langage matériel de cour, vêtements et parures en diplomatie sont des vecteurs de messages politiques et identitaires pour l'ambassadeur et son prince ».

Des vêtements aux toilettes élégantes des femmes, la frontière est poreuse dans le monde diplomatique mis en scène dans *Le Mort vivant*. Dans ce contexte, l'esthétique entretient un lien étroit avec des personnes en grandes toilettes qui sont à la fois épouses des ambassadeurs, à l'instar de Gloria, et des convives qui déambulent et saturent le prologue de *Le Mort vivant*. En effet, Henri Djombo accorde une part belle à la description de l'univers de la beauté féminine caractérisée par la présence des objets tels que des pendants, des bijoux, des ornements, des objets précieux, des broches, des bijoux. En témoigne le fragment textuel suivant : « Les femmes arborent des collections de joaillerie chatoyante, des maquillages attirants et les coiffures fantaisie qui font l'art de la beauté et de l'élégance. Que deviendrait cette faune sans les coquettes apparences dont elle se couvre ? » (H. Djombo, 2000, p. 12).

Le lexique de la diplomatie connaît aussi un dévoilement et une pratique effective à travers l'usage des concepts, des termes et des images métaphoriques qui expriment l'état du monde tout en dessinant sa carte des événements tragiques qui requièrent des négociations : des sujets banals aux apories consubstantielles au monde symbolique des relations internationales, de l'élégance du langage au langage roturier et primesautier :

« Pendant ce temps, dans les cercles masculins, les langues se délient sur d'autres registres. Ils contestent la genèse, traitent de matière, parlent des dernières nouvelles, des foyers de tension dans le monde et des quantités d'eau diplomatique nécessaire pour éteindre les incendies allumés. Ils s'informent sur les pays des autres et discutent des choses embarrassantes et troublantes qu'un espion refuse de livrer à un autre espion – le monde diplomatique est sans doute le nid le plus important, la faune la plus nombreuse d'espions officiels. Tout ce fatras de choses qui concernent aussi bien la vie diplomatique que des vieux amis, la beauté des femmes, des plaisanteries et surtout les ragots sur le pays d'accueil. Ils disent tout ça avec leur langue agile et changeante, prompte à caresser ou à faire mal, comme ils écrivent de leurs plume alerte ce qui fait ou défait, soutient ou condamne » (H. Djombo, 2000, p. 13).

Du langage expressif du monde diplomatique au surgissement des difficultés existentielles de Francis et de Gloria, la frontière est poreuse. Habitué à fréquenter les

salons feutrés des chancelleries et de grandes cérémonies, aux fastes de la vie des châteaux, des cours royales et des palais présidentiels où règnent la magnificence, l'opulence, le luxe, l'apparat, la somptuosité, l'épanouissement sublime, ce couple ambassadeur bascule dans l'inconnu, dans la précarité et dans l'insolvabilité qui génèrent l'instabilité psychologique et annihilent le progrès social et matériel. L'on blâme la crise financière qui bouleverse les équilibres macroéconomiques et sociaux du Yangani. Dans ces conditions, Francis et Gloria cessent d'être un couple élégant, charmant et sensuel pour revêtir les oripeaux de jouets universels, fragiles et manipulables à dessein.

De ce fait, l'on décèle, dans la trame narrative du roman de l'écrivain congolais, des faits de perméabilité et d'interconnexion entre les activités littéraires et diplomatiques résultant allégrement de la conjonction entre le réel et la fiction. C'est l'une des caractéristiques majeures de ce roman qui remet au goût du jour la question du réalisme critique dans la littérature congolaise. Donc, la contribution de la diplomatie à l'inspiration littéraire de Henri Djombo trouve un terreau fertile dans l'écriture de *Le Mort vivant*. Elle devient, dans l'optique de la poétique, son fil conducteur esthétique qui dessine ses contours littéraires, mieux sa littérarité. Ainsi, des faits littéraires nourris des scènes diplomatiques se meuvent dans une œuvre romanesque qui s'inscrit dans la poétique du désenchantement, car Henri Djombo ne crée pas ex nihilo ; il se sert de son environnement, de sa culture et de son imagination créatrice : « L'écriture de Djombo se perçoit comme un prétexte pour dire le réel de son pays et susciter une prise de conscience individuelle et collective », écrit, de nouveau, Jules Michelet Mambi Magnack (2025, p. 20). Dans ce contexte, les faits diplomatiques, dans leur diversité et complexité, apportent de l'eau au moulin du « moi créateur » de Henri Djombo.

La poétique du désenchantement diplomatique, dans *Le Mort vivant*, exprime l'état chaotique et d'extrême vulnérabilité, l'angoisse sécuritaire existentielle et la menace vitale auxquels est confronté le couple ambassadeur Francis et Gloria. Par conséquent, ces deux personnages vivent dans une incapacité chronique à garantir leur survie face à la fragilité structurelle et institutionnelle du Boniko, pays imaginaire marqué par l'insolvabilité, la mauvaise gestion de la chose publique et les problèmes de souveraineté, de relations internationales avec son voisin le Yangani et de gestion de frontière. En insigne respect du prestige et de l'observation des obligations, des us et coutumes et du code de la diplomatie, Francis et Gloria ne peuvent entreprendre une quelconque entreprise. C'est l'expression de la faillite du prestige matériel et intellectuel, de savoir-vivre et de savoir-faire, de prestance, de dignité, de capacité de négociation, d'éloquence et de rhétorique de la diplomatie du Boniko à l'étranger. En effet, l'écrivain congolais plonge le lecteur dans une atmosphère délétère et de paupérisme ambiant qui semble être le quotidien et le pain béni du couple ambassadeur : « Depuis trois ans qu'il s'est installé à Binango, Francis se déployait désespérément pour sauver des apparences qui ne trompaient pourtant plus. Des apparences de pauvreté, de pauvreté affichée » (H. Djombo, 2000, p. 10). Psychologiquement, Gloria, l'épouse de l'ambassadeur Francis, est au bord d'une crise de nerf qui altère sa santé mentale sans laquelle elle devient à la fois fragile et paria de la société. L'accumulation des factures impayées, par exemple, le rend hystérique, dessine sa fragilité et révèle son incapacité matérielle à juguler une crise financière : « Chaque fois que le facteur se présentait, l'ambassadrice était prise d'angoisse à l'idée que de nouvelles factures viendraient encore alourdir le lot des

précédentes demeureres impayées. Elle voulait bien arrêter de penser à cette infortune pour ne pas attraper une maladie de nerf ou d'estomac » (H. Djombo, 2000, p. 10). En outre, assaillie par l'idée de survie et de satisfaction matérielle des besoins primaires, Gloria vit une dépression morale qui altère sa santé, sa joie de vivre, sa quiétude et l'introduit dans une sphère d'époché. Cet état de fébrilité est décrit avec expressivité dans *Le Mort vivant* :

« Gloria était persécutée par cette faillite imminente et ne parvenait souvent à dormir qu'à coups de barbituriques qu'elle se faisait violence d'absorber à fortes doses. Même pendant le sommeil, elle se débattait, dans les cauchemars qui entrecoupaient son corps, comme si elle luttait continuellement contre une force qui l'anéantissait. Et, au réveil, le couteau était toujours là, pour rouvrir la plaie et sonder la douleur au plus profond de la chair. De sa chair de femme » (H. Djombo, 2000, p. 10-11).

L'épouse de l'ambassadeur ne peut franchir les miasmes de l'existence humaine par incapacité de combler ses désirs et par déficit de progrès matériel. Ainsi, l'on est tenté de soutenir qu'en Afrique noire, la misère d'un ménage se dessine de façon ostentatoire dans les apparences existentielles de la femme : vêtements en haillons, chevelures négligées, ébouriffées et mal nouées, esthétique approximative, absence de soins hygiéniques et corporels, humeur instable, logorrhée, jérémiades, plaintes excessives, moins encline pour faire les emplettes, etc. Dans cette optique, un proverbe français à valeur métaphorique illustre l'idée que les difficultés financières et la précarité ne font pas bon ménage avec l'amour. Elles créent des disputes, de lourdes tensions, de l'atmosphère tiède et étouffante, plombent la vie conjugale dans les abysses et provoquent le divorce. Ce dicton stipule : « Quand la pauvreté entre par la porte, l'amour s'envole par la fenêtre ». La vie de la femme est le miroir du microcosme social. Telle est aussi l'image de la diplomatie que déploie le Boniko à l'étranger. Par cette expression de misère accrue, le couple Francis et Gloria vit et endure dans sa chair l'étrangeté de l'étranger, « le poids des humiliations » et les effets « de diplomatie de pauvre » (H. Djombo, 2000, p. 10-11). Dans ce contexte, l'ambassade du Boniko est perçue, métaphoriquement, en temps de crise, comme un tonneau percé qu'on ne peut remplir par la volonté et les efforts humains. Elle est l'expression des efforts professionnels stériles et absurdes noyés dans un labyrinthe des désirs insatiables, des difficultés d'apprentissage de nouveaux paradigmes et d'assimilation de la totalité des savoirs du monde diplomatique en constante mutation. Elle renvoie aussi l'image du gouffre financier, des tâches inaccomplies, des supplices sans fin, des projets avortés et l'incapacité de s'épanouir. Enfin, elle projette l'image d'un foyer d'émergence des vices. Que l'on juge la portée sémantique des extraits de *Le Mort vivant* : « La crise sévit impitoyablement, de quelle priorité peut-on encore enlever des allocations pour ces tonneaux d'ambassade ? » (H. Djombo, 2000, p. 10-11), « Le génie diplomatique était soumis à une rude épreuve. Et la centrale n'en avait pas cure » (H. Djombo, 2000, p. 10-11). Elle est condamnée aux enfers en subissant une cure drastique d'amaigrissement, de restriction et de coupe budgétaire. Dans ce registre de précarité, le génie de la diplomatie ne peut s'étendre dans un champ de production des idées et des savoir-faire : « Les rapports routiniers (...) n'étaient plus confectionnés, faute de papier » (H. Djombo, 2000, p. 10-11). Si tant est que le diable se niche dans les détails, alors le syntagme nominal « faute de papier » traduit sans détour

le déficit abyssal de la représentation diplomatique du Bonikois. Sa machine administrative est enrayée, impuissante face à la crise financière et improductive. En somme, dans son élan narratif, *Le Mort vivant* peint le tableau noir d'une ambassade insolvable qu'un esthète des relations internationales ne peut contempler sans être secoué d'un grand frisson et pris d'une répulsion insurmontable. La scène réelle de ce tableau se présente comme suit :

« Les montants des loyers s'accumulaient au rythme où défilaient les mois. Le jeu des additions, des divisions, de la règle de trois, des conversions et des arrondis qu'imposaient les pénalités en grossissait chaque jour la note. Elle se corsait de plus en plus et les remontrances de la part des propriétaires, les injures publiques et les menaces de poursuites judiciaires, d'expulsion ou de saisie de biens se multipliaient » (H. Djombo, 2000, p. 11).

Cet extrait de texte met en évidence les difficultés financières de la représentation diplomatique du Yangani au Boniko. Ce tableau sombre fait aussi référence aux conditions matérielles d'exercice du métier de diplomate.

2. Conditions matérielles de l'exercice du métier de diplomate : entre réprobation publique, critiques et résilience

Le métier de diplomatie implique, dans sa pratique, la noblesse, la dignité, la retenue, le ton modéré, le vocabulaire nuancé, etc. pour aplanir les divergences pour garantir la stabilité mondiale et maintenir les canaux de communication ouverts, mieux le dialogue entre les États à la seule fin de promouvoir la promotion de la coopération économique, technique, environnementale, culturelle et sportive. Dans l'espace-temps de *Le Mort vivant* et dans la relation narrateur-narrataire, Henri Djombo crée un capital d'images négatives qui entachent la réputation de la diplomatie du Bonikois à l'étranger (Yangani), représentée par Francis dont la pratique du métier est émaillée des faits qui traduisent l'opprobre. Outre la précarité existentielle qui émaille la vie du couple ambassadeur Francis et Gloria, Henri Djombo adresse une diatribe à la diplomatie bonikoise, écartelée entre « Le Pleurer-Rire³ ». En effet, l'écrivain congolais consacre le sixième chapitre de son roman à la narration des déboires existentiels de l'ambassadeur Francis, d'une part, et à la présentation de la stratégie économique de la restructuration d'une entreprise publique liquidée (la régie des eaux), d'autre part.

Par le mécanisme d'hybridation et d'interaction entre *Le Mort vivant* et les pages d'un vieux journal, l'écrivain congolais met à nu les conditions misérables de la pratique du métier de diplomate. Cette intergénéricité permet de souligner l'affront que vit Francis dans l'exercice de ses fonctions d'ambassadeur. Il ne jouit pas de ses prérogatives diplomatiques :

« J'ai entendu parler de la situation précaire et misérable dans laquelle sont plongées nos représentations diplomatiques à l'étranger. Je suis déçu et très écoeuré de savoir qu'un cadre de ta valeur est abandonné à végéter dans des conditions aussi injustes qu'inhumaines. C'est en lisant dans un vieux alors vendu

³ LOPES Henri, 1982, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine.

sous le manteau ce reportage, Le calvaire des autres, réalisé à Binango par un journaliste qui a bien défendu la cause de nos ambassadeurs à partir de ton cas, que j'ai découvert ce drame » (H. Djombo, 2000, p. 184).

Le rôle des médias dans la sensibilisation et la construction de l'opinion nationale et internationale sur des faits qui gangrènent les dynamiques socioculturelles et les relations institutionnelles est indéniable et apparaît à la fois comme un baromètre qui permet d'évaluer la situation sociale et une alerte qui sonne le tocsin de l'apocalypse sur la gestion politique, économique et financière d'une nation. Dans ce contexte, l'on peut souligner que le phénomène intermédiatique influence et oriente la production de sens de *Le Mort vivant* : « Quoi qu'il en soit, notre notion d'intermédialité ne considère pas les médias comme des phénomènes isolés, mais comme des processus où il y a des interactions constantes entre des concepts médiatiques (...) » (J. E. Müller, 2000, p. 113). En effet, l'insertion intermédiatique de l'épisode humiliant de la panne sèche de voiture de l'ambassadeur Francis suscite non seulement moult réflexions, indignations, sarcasmes et affront, mais elle met à nue la faillite de l'État bonikois dont le management et le leadership résultent d'une incompetence abyssale : « Le jour où la voiture de l'ambassadeur du Boniko s'arrêta et bloqua le cortège de la reine du Nicuda en visite officielle à Binango, on crut que l'incident qui s'ensuivrait allait faire tomber le ciel. Contre toute attente, la reine atténua de son sourire la colère du protocole du pays hôte » (H. Djombo, 2000, p. 184-185). Cet incident diplomatique n'ébranle point le morale de Francis qui adopte une posture de sérénité, car aucune tempête n'est éternelle. Dans la sphère diplomatique, la voiture officielle de l'ambassadeur, dont le drapeau est fixé à l'ail droit, est le symbole matériel et protocolaire de l'exercice de son noble métier. Elle est la vitrine extérieure à partir de laquelle l'on peut apprécier le niveau de développement, tous azimuts, d'un État. D'où la réaction, teintée d'ironie, de condescendance, de paternalisme et de commisération de la reine du Nicuda : « Il faut bien augmenter le volume de l'aide aux pays les moins avancés » (H. Djombo, 2000, p. 184-185). L'avanie diplomatique a atteint son paroxysme et crée dans l'âme de Francis une mortification qui peut entacher les relations inter États. Ce camouflet est davantage perceptible et suscite le rire sarcastique lorsque le couple ambassadeur est contraint de héler un taxi en maraude à la seule fin de regagner ses pénates devenus le gît de l'inconfort existentiel :

« Contrariés par leur malheur, l'ambassadeur et sa belle épouse rentrèrent en taxi à la résidence. Avaient-ils joué avec la chance alors que la panne sèche était prévisible ? Combien de fois le réservoir de la même voiture était-il tombé ? On le ramassait puis on l'arrachait avec du fil de fer, sous les regards goguenards des policiers et des partisans » (H. Djombo, 2000, p. 185).

Ces deux interrogations soulignent la honte extrême et publique que ressentent Francis et Gloria, voués à leur triste sort et à l'implacabilité de leur destin assombri par la crise financière et la gestion aléatoire de la res publica. Ce déshonneur est soutenu par la syntaxe suivante : « À ces moments où le sort rattrape leurs espoirs, nos ambassadeurs écument de rage à la pensée lancinante de leur impuissance. Ils se sentent alors vulnérables et solitaires, ridicules et trahis » (H. Djombo, 2000, p. 185). Dans cette même lancée, le métier de diplomate est davantage avili, déshonoré et désacralisé par certains aléas et inconvénients qu'atteste la diégèse de *Le Mort vivant* :

« Le téléphone et le télex ne sont plus qu'un lointain souvenir, les lignes ayant été partout suspendues, après de multiples mises en demeure. Les menaçantes visites d'huissiers de justice ont amené la communauté bonikoise de Binango à prendre à sa charge les frais d'eau et d'électricité dans un sursaut d'orgueil national. (...). Depuis une année, le personnel de nos missions diplomatiques n'est plus payé, on ne peut dire qu'il se nourrit des bonnes paroles de son État pour rester encore en place » (H. Djombo, 2000, p. 185).

Aussi, cette liste, qui égrène les faits justifiant l'état de déliquescence de l'ambassade de Boniko à Binango, est complétée par un fait anodin, insolite et inédit de solidarité professionnelle qui se rue en une prise en charge financière de ladite ambassade par ses pairs : «... Tous les trente du mois, avec la politesse des rois, le doyen du corps diplomatique s'acquitte du devoir de remettre à l'ambassadeur du Boniko à Binango la cagnotte de solidarité. Chaque fois, notre ambassadeur se sent un peu voué à l'exécration des autres » (H. Djombo, 2000, p. 187). Cette déliquescence complète du régime politique du président Nguiza atteint les vertices de l'anathème, dans l'univers diplomatique, par l'enregistrement des deux cas inaccoutumés et ignobles : la rixe entre agents au sein de l'ambassade et l'assassinat odieux de son représentant diplomatique à l'ONU. De l'homicide volontaire de l'ambassadeur, *Le Mort vivant* rapporte :

« Le président fut vexé par l'humiliation qu'il s'était infligé et s'en prit à son représentant aux Nations unies, qu'il accusa de n'avoir rien fait pour lui épargner la honte internationale. Il déversa sa colère sur l'infortuné diplomate et écrivit, sur-le-champ, la lettre le bannissant et de déchargeant de ses fonctions de représentation auprès de l'institution planétaire. Selon les sources diplomatiques, le fonctionnaire aurait été embarqué de force dans l'avion spécial qui ramenait le président au Boniko, puis jeté comme un paquet sur l'Atlantique » (H. Djombo, 2000, p. 185).

Cette hérésie tue le génie diplomatique de Francis qui, d'ailleurs, ne peut plus se mouvoir dans le champ de négociations et des relations internationales, car l'affront de la gestion chaotique d'un État s'affiche, désormais, sur son front. En somme, Henri Djombo dénonce avec véhémence les effets collatéraux de « la diplomatie de pauvreté », symbole à la fois des pratiques peu raisonné et orthodoxes, de flétrissure et de déliquescence « d'un pays pourtant gâté par la nature » (H. Djombo, 2000, p. 187). Cependant, la résilience est aussi une porte de migration vers d'autres opportunités professionnelles : la gestion de la régie des eaux rachetée par Joseph Niamo. Au demeurant, la diplomatie classique, dans ses pratiques, rencontre des écueils qui peuvent être surmontées par la diplomatie coutumière dans le cadre de la pacification du monde.

3. La diplomatie coutumière comme panacée et levier de résolution des différends

L'une des thématiques majeures qui auréole *Le Mort vivant* s'articule autour de la délicate et complexe question de gestion des frontières terrestres entre le Boniko et le Yangani dont les limites ne sont pas trop perceptibles et définies par des bornes visibles et tangibles. Ses tracées, à l'européenne et aux allures de conquérant colonial des terres africaines, ne tiennent pas compte des aspects consubstantiels à l'aire culturelle, à la

présence des groupes lignagers, à l'ethnologie, à la langue d'expression des pensées, des us et coutumes, de la littérature orale (contes, mythes, proverbes, chants, devinettes, devises, fable, textes à usage rituel et liturgique), à l'historique des peuples riverains, véritable véhicule d'identité plurielle et individuelle et aux multiples aspects séculaires du vivre-ensemble. Dans cette optique, Jules Michelet Mambi Magnack (2005, p. 54) précise :

« En guise d'illustration, nous n'avons qu'à voir dans *Le Mort vivant*, le recours à un fait historique majeur, la conférence de Berlin dont les effets constituent l'élément déclencheur dans la trame narrative. Henri Djombo y décrit la vie des peuples du Yangani et du Boniko qui sont en réalité une même communauté liée par le sang, la langue et la culture. En effet, l'action se déroule dans un lieu imaginaire que les indices textuels assimilent à une postcolonie africaine, où deux peuples, partageant la même langue, les mêmes cultures, se retrouvent divisés, éclatés entre deux pays distincts, le Yangani et le Boniko, deux États postcoloniaux dont la division s'est faite dans l'ignorance totale de leurs cultures respectives. Les frontières entre ces deux pays arbitrairement fragmentés sont intangibles et infranchissables (...), vivent les populations appartenant aux mêmes familles ».

Henri Djombo bâtit la presque totalité du récit de *Le Mort vivant* sur l'enlèvement à la limite de la frontière du Boniko et du Yangani, la torture physique et psychologique, le jugement de parodie et la rédemption de Joseph Niamo. Le concept de diplomatie coutumière, appliquée à l'analyse du roman *Le Mort vivant*, trouve son assise matérielle et sémantique dans les enjeux et les péripéties de la libération de Joseph Niamo. Pour Urbain Koidio Amoa (2024) : « L'objet de la diplomatie coutumière est la recherche permanente du consensus. C'est l'usage soigné du discours, des attributs du pouvoir et du commandement. Elle alterne le sacré et le spirituel qui partent toujours ensemble ». En montrant, de façon subtile, les insuffisances et les carences des appareils étatique et judiciaire modernes, qui absorbent d'énormes ressources humaines et financières, dans la résolution des problèmes, Henri Djombo, comme un visionnaire porté par l'idéal du retour aux sources de l'office de judicature africaine, explore la voie ancestrale en valorisant les savoirs endogènes séculaires. Ceux-ci préconisent des mécanismes traditionnels dont l'essence trouve son soubassement dans les us et coutumes, la littérature orale, les savoir-faire endogènes, la philosophie mieux la vision du monde ancestral et l'appréhension du monde pour aboutir à un idéal de paix et à la cohésion sociétale dont le socle est le vivre ensemble. Cette initiative de diplomatie coutumière, à la fois panacée et levier, extirpe Joseph Niamo du rouleau compresseur de fabrique de complot contre la sûreté intérieure de l'État, de l'infrahumanité et de la mort, injustement planifiée et programmée par les gardes-frontières animés par le désir de monter en grade. Ainsi, Stephens Akplogan (2015, p. 84) soutient que « Le roman et l'ensemble des œuvres d'Henri Djombo s'exercent comme une mécanique managériale qui vise à rappeler à l'Africain l'exigence du succès au profit de son identité d'homme et de sa société ».

L'action conjuguée de la langue, de la solidarité humaine et patronymique et de l'investissement des membres du groupe ethnique Kizawa constitue une bouée de sauvetage de Joseph Niamo : « Ils parlaient tous les deux un Kizawa tellement pur, que je me demandais s'ils n'étaient pas de mon village ou de Nséna. L'émotion me coupait le

souffle indispensable au grave malade que j'étais » (H. Djombo, 2000, p. 129). Ainsi, se met en place, dans *Le Mort vivant*, le mécanisme de la diplomatie coutumière qui s'adosse sur les ressorts de la langue d'expression d'une partie des habitants de Bonikois et du Yangani. De là, la langue tisse le bon coton de l'intrigue libératrice du prisonnier Joseph Niamo, condamné aux supplices des martyrs. Henri Djombo insiste sur les effets thérapeutiques de la langue maternelle : « Ma joie était immense, je me sentis un peu requinqué » (H. Djombo, 2000, p. 129). Car l'écoute des paroles des locuteurs du kizawa enclenche, dans l'esprit de Joseph Niamo, un effet de restructuration de sa pensée, de ses émotions, de son identité et substrat culturels, de sa fierté d'appartenir à une communauté culturelle et au groupe lignager ayant en partage un ancêtre commun. C'est pourquoi Jean Félix Yekoka (2025, p. 158) soutient que « L'intelligence et la force d'une société résident dans la capacité de ses citoyens à puiser dans ses propres intuitions les vertus nécessaires à sa stabilité, sa cohésion et son développement ». Dans la méthode africaine de résolution des conflits, la langue apparaît à la fois comme une force motrice de règlement des conflits et une voie de pacification, car elle charrie, par son usage, l'esthétique langagière qui se manifeste par les figures de style et séduit l'auditoire, les compétences, la compréhension et l'histoire commune d'un peuple. La langue maternelle, dans *Le Mort vivant*, devient l'élément vital qui enclenche le processus de la diplomatie coutumière :

« Le tam-tam de chez nous fonctionna à merveille. En peu de temps, toute la tribu fut mise au courant de ma présence et de mon aventure. Dans cette étrange fourmilière, je retrouvai des membres de mon clan, donc des frères de sang, car dans nos veines circule le sang du même ancêtre, comme les eaux de la Yohé baignent les flancs du Boniko et du Yangani. Il y avait parmi eux des personnalités haut placées. Je fus très surpris de l'importance qu'ils accordaient à la tradition, du moins de leur sens élevé du lignage » (H. Djombo, 2000, p. 130).

Le lien de parenté soutenu par le pouvoir de la langue, qui se décline à travers les actes locutoires, illocutionnaires et perlocutionnaires, devient, de facto, la voie d'expiation de prétendu complot de sûreté d'État et de crime de lèse-majesté ourdi par les conspirateurs au visage inhumain. D'essence martiale, l'affaire tragique de Joseph Niamo s'apparente, dans le cadre de sa résolution, à l'affaire Dreyfus, l'une des plus graves crises politiques qu'ait connues la France à partir de 1894. Si le capitaine Dreyfus est soutenu, au nom des droits de l'homme, par Émile Zola, auteur d'une lettre ouverte au président de la République, « J'accuse », « qui a joué un rôle capital dans le retournement de l'affaire Dreyfus et la déroute des accusateurs du capitaine », écrit Henri Mitterrand (2001, p. 65), et les dreyfusards (Charles Péguy, Anatole France et d'autres intellectuels : écrivains, journalistes, professeurs, etc.) qui réclament la justice et la révision du procès ; Joseph Niamo voit se coaliser autour de lui la parentèle et les personnalités politiques de Yangani qui lui ouvrent le chemin qui mène au palais du président Nzétémabé Bwakanamoto afin de faire entendre sa voix d'innocent et faire valoir sa pensée. Cette initiative heurte les intérêts supérieurs de l'armée et de l'État du Yangani aux prises à ceux de Boniko. Dans « J'accuse », Émile Zola affirme que le capitaine Dreyfus a été condamné sans preuve au moment où la France se trouve dans un antisémitisme déjà latent. Cette thèse s'applique littéralement à l'histoire tragique de Joseph Niamo, soumis à une torture inhumaine, contraint aux aveux forcés, jugé par une

cour martiale, condamné en réclusion perpétuelle et embastillé dans une prison située dans une île, à l'image de la prison de Robben Island où Nelson Mandela a été détenu pendant vingt-sept ans. Car Joseph été considéré comme un ressortissant d'un pays en froid avec le Yangani. En somme, la diplomatie coutumière est la voie royale par laquelle Joseph Niamo redécouvre, réapprend et s'approprie de son humanité et son humanisme intégral, au bonheur de sa communauté linguistique qui s'interrogeait sur « les bavures de traîtres collaborateurs qui avaient osé entacher les relations exemplaires de fraternité entre les peuples bonikois et yanganien » (H. Djombo, 2000, p. 85). Dans ce même ordre d'idées se succèdent plusieurs interrogations :

« Le chef de l'État avait-il su que l'assistance technique militaire était au cœur de drames qui portaient atteintes à son règne ? Comment punirait-il alors les fauteurs de ce trouble et comment avait-il puni d'autres avant eux – s'il l'avait fait ! - ? Quelle image, d'ailleurs, aimait-il présenter à l'opinion ? Était-il content de celle qu'on lui fabriquait comme ceux qui laissent leur sort dans les mains de leurs collaborateurs » (H. Djombo, 2000, p. 85).

Ces réflexions résument explicitement les pratiques de la gouvernance politique du Yangani. Elles débouchent sur la mise en place d'une commission d'enquête sur l'affaire Joseph Niamo, car en toute discrétion, la diplomatie coutumière a changé l'ordre de choses et la perception du président Nzétémabé Bwakanamoto. En témoigne cette narration homodiégétique :

« L'officier m'apprit que les démarches entreprises par mon lobby tribal avaient porté ses fruits. Une mission d'enquête qui s'était rendue à la frontière, entre nos pays, venait de déposer son rapport sur mon affaire. (...). Les enquêteurs, qui cherchaient sans savoir ce qu'ils voulaient, au moment où ils pensaient à la fois à sauver la pauvre peau de leur frère Sosséfou – comme on l'appelait en kizawa véritable – et à satisfaire les aspirations sanguinaires de leur guide éclairé, ne trouvèrent aucun indice qui pût prouver qu'une action de force avait été montée au Boniko, quatre ans auparavant, visant à renverser le régime yanganien » (H. Djombo, 2000, p. 133).

Comme un effet de reflet de miroir, les résultats de l'enquête culpabilisent et fragilisent le président Nzétémabé Bwakanamoto et ouvrent le chemin du succès de l'action de la diplomatie coutumière qui s'articule autour de la rédemption, la réhabilitation, la réparation des séquelles psychologiques et sommatives et l'indemnisation de Joseph Niamo :

« Quelques jours plus tard, le président me reçut au palais, célèbre par ses hautes murailles de pierre et ses cinq cents baies. La rencontre eut lieu en famille, comme on dit chez nous, autour d'un repas auquel furent associées des notabilités de ma tribu ainsi que celles du terroir du maître des lieux. Le dîner fut organisé sur l'une des terrasses surplombant les jardins, en mon honneur. En l'honneur du prisonnier bonikois, l'ancien ennemi public numéro un. C'était comme dans un conte de fées ! » (H. Djombo, 2000, p. 143).

La noblesse, l'habileté, l'excellente maîtrise de la communication, la solide connaissance des enjeux de la tradition et la capacité d'écoute des diplomates coutumiers

ont amené le président Nzétémabé Bwakanamoto, « ce monstre froid, dont la sagesse de l'âge et des cheveux blancs n'avait pu extraire la bête du mal » (H. Djombo, 2000, p. 143), à faire amende honorable de sa mauvaise gestion des questions des droits humains, des affaires publiques, géopolitiques. Comme l'affirme Raoul Delcorde (2021, p. 123) : « Les mots transcendent les divergences d'intérêt, d'intentions et de valeurs, créant ainsi des possibilités de compromis, voire d'accord ». Les paroles sages de la diplomatie coutumière, usant le mot approprié et la beauté de l'expression, ont un effet persuasif capable de modifier les dispositions intérieures de l'argumenté ou du destinataire du message. Elles sont plus puissantes que les épées et les armes de destruction massives. C'est pourquoi, le président Nzétémabé Bwakanamoto reconnaît avec franchise que, sous son règne, un citoyen du Boniko, accusé faussement par ses services sécuritaires, a subi les sévices et les supplices les plus atroces de l'histoire du Yangani. Par les vertus de la diplomatie coutumière, le président du Yangani s'humilie et présente à brûle-pourpoint les excuses officielles de sa république à l'endroit de Joseph Niamo :

« Mon fils, me dit-il, je suis désolé pour vous, nos services ont sans doute mal fonctionné. Aujourd'hui, il faut considérer clos le malentendu, euh ! ...je ne veux pas dire le malheureux incident, qui vous a occasionné personnellement des désagréments dans ce pays qui est aussi le vôtre. Tout est bien qui finit bien, l'essentiel c'est le présent et l'avenir. Alors, comment comptez-vous les organiser ? » (H. Djombo, 2000, p. 143).

L'union fait la force ; telle est la leçon apprise par Joseph Niamo. Un animal esseulé peut-il être plus efficace qu'une meute ? Ainsi, la solidarité ethnocentriste, mode d'existence de certains peuples, couronnée par une langue en partage et les savoirs endogènes, l'action collective et la mise en commun des compétences et intelligences permettent à la diplomatie coutumière d'être appréhendée comme une panacée aux tragédies universelles, un moyen idoine de règlement des conflits et un levier de culture de paix et du vivre-ensemble. Par conséquent, Henri Djombo appelle de tous ses vœux la restauration de la diplomatie coutumière comme voie de rédemption de l'Afrique placée à la croisée des chemins d'une multitude de civilisations et de cultures exogènes. Ce vœu sublime est coulé dans cette interrogation pertinente à valeur réquisitoire : « Qu'est-ce qui empêche donc les anciens villageois d'agir comme de bons chefs de village, quand ils assument les grandes charges de l'État ? » (H. Djombo, 2000, p. 144). En somme, un peuple qui tourne le dos à ses savoirs endogènes ne mérite pas qu'on s'apitoie sur son sort.

Conclusion

De l'incipit à l'excipit, la trace du monde diplomatique est présente dans l'espace-temps de *Le Mort vivant*. Elle se dévoile sous deux paradigmes antithétiques : la diplomatie sous la férule du monde occidental avec son corolaire de code et d'expression et la diplomatie coutumière. Le premier aspect de notre étude s'est focalisé sur l'analyse des éléments du lexique diplomatique et des conditions d'existence précaire des représentations diplomatiques du Yangani au Boniko. Il s'est agi de montrer comment ces faits narrés contribuent à la construction de sens des signes textuels de *Le Mort vivant*. Le deuxième aspect de cet article a souligné l'impact de la crise financière et ses

répercussions sur la psychologie du couple ambassadeur Francis et Gloria, sur le personnel de l'ambassade du Boniko à Binango, végétant dans le paupérisme ambiant aux allures d'un monstre dévorant les vies humaines, et aux conditions rudes d'exercice du métier de diplomate à l'étranger. L'on est parvenu à une évidence : la diplomatie du Yangani est l'expression d'une réprobation publique, le faite de l'opprobre qu'une représentation diplomatique n'ait jamais atteint, car elle est soumise à l'aumône. Ces critiques acérées conduisent Henri Djombo à mettre sur scène l'efficacité de la diplomatie coutumière africaine qui a su extirper, avec sagesse, élégance du verbe et discrétion, Joseph Niamo des griffes acérées et puissantes du président Nzétémabé Bwakanamoto. C'est l'essence de la troisième articulation de cette étude.

En somme, de l'analyse de deux sphères diplomatiques antithétiques mises en vedette dans *Le Mort vivant*, l'une moderne et l'autre coutumière, Henri Djombo se prononce pour une diplomatie coutumière pour son style, son pouvoir de discrétion, ses méthodes en usage et ses succès. De là, il casse la coquille doctrinaire, l'image apparente, les symboles visuels et les codes du monde diplomatique supposé raisonné, responsable. Il déstructure et désagrège l'image esthétique de la diplomatie moderne, protégée comme une forteresse. Par conséquent, Henri Djombo appelle de tous ses vœux à la réappropriation des savoirs endogènes, gages de paix, d'équilibre social, et d'épanouissement du monde, assujetti par des apories et des situations dramatiques, chaotiques. C'est l'appel de retour aux fondements culturels de l'humanité dont les traditions, expression de l'a-temps, constituent le socle. En définitive, *Le Mort vivant* intègre le club fermé des chefs-d'œuvre de la littérature congolaise, car il offre au lecteur, par ses thématiques variées, sa tendance formelle et son caractère novateur, « le plaisir du texte » (Roland Barthes) qui le tient en haleine.

Bibliographie

- AKPLOGAN Stephens, 2015, *Henri Djombo Le refus de tendre vers ne néant*, Tom 1, Paris, LC Éditions.
- BÂ Mariam, 1979, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles éditions africaines.
- BARTHES Roland, 1973, *Le plaisir du texte*, Paris, Le Seuil.
- BOTT François, cité par BAUCHART Claire, 2020, « Diplomatie : la littérature en héritage », Magazine *Émile*, n°18, janvier, <https://www.emilemagazine.fr/article/2020/1/30>, consulté le 23/06/2026.
- CHLOE Rivière, 2021, « Du manuel de Wicquefort à la pratique : vêtements, parures et identités dans les ambassades européennes au Grand Siècle », in *Le diplomate en représentation*, édité par Amélie Balayre et al., Presses universitaires de Rennes, <https://doi.org/10.4000/13s9m>, consulté le 30/06/2026.
- DELCORDE Raoul, 2021, *La diplomatie d'hier à demain. Essai politique*, Bruxelles, Mardaga.
- ILOKI Bellarmin, 2025, « La perception de la nature dans l'œuvre théâtrale de Henri Djombo : pour une approche écocritique », *Revue Ntela*, n° 2, Vol 2, Juillet-Décembre 2021, p. 301-323.
- ITOUA Patric et MAMPASSI Guy Armand, 2024, « Autotextualité comme stratégie d'écriture dans la création littéraire d'Henri Djombo. Manifestations et enjeux idéologiques », *Revue Della/Afrique*, n°18, Vol. 6, Août, p.168-182.



- KADIMA-NZUJI Gashella Princia Wynith, 2023, « Lumières des temps perdus de Henri Djombo : une socialité littéraire autour du progrès », Revue *Rel@com* (Revue Électronique Langage et Communication, n° 6, p. 131-141.
- KESTELOOT Lilyan, 2001, *Histoire de la littérature négro-africaine*, Paris, Karthala.
- KOIDIO AMOA Urbain, 2024, « La diplomatie coutumière africaine pour la culture de la paix », *Vox Congo*, <https://www.vox.cg>, consulté le 1^{er}/07/2026. MAKOSSO Claude Giscard, 2025, « La théâtralité dans le cri de la forêt de Henri Djombo », *Asian Journal of Social Science and Management Technology*, n°1, vol 7, Janvier-Février, p. 219-230.
- LOPES Henri, 1982, *Le Pleurer-Rire*, Paris, Présence Africaine.
- MALONGA Alpha Noël, 2007, *Roman congolais Tendances thématiques et esthétiques*, Paris, L'Harmattan.
- MAMBI MAGNACK Jules Michelet, 2025, *L'impératif romanesque de Henri Djombo. Jalons pour une poét(h)ique du développement*, Yaoundé, Éditions de Midi.
- MITTERAND Henri, 2001, « Paris, 2 avril 1840 – nuit du 28 au 29 septembre 1902 », in *Célébrations nationales*, Paris, Ministère de la culture et de la communication.
- MÜLLER Jürgen Ernest, 2000, « L'intermédialité, une nouvelle approche interdisciplinaire : perspectives théoriques et pratiques à l'exemple de la vision de la télévision », Revue *Cinemas* « Cinéma et intermédialité », vol. 10, n° 2-3, printemps, p. 105-134.
- NEVEJANS Pierre, 2015, « Recevoir et se mouvoir : la gestuelle dans la réception diplomatique », Revue d'histoire et d'iconologie *Europa Moderna*, <https://shs.hal.science/halshs-01943981>, consulté le 30 juin 2026.
- NGAMOUNTSIKA Edouard, YALA KOUANDZI Rony Dévyllers et LOEMBA Rosin Francis Emerson (sous la direction de), *L'œuvre de Henri Djombo et les enjeux des sociétés contemporaines*, Paris, L'Harmattan.
- NGAMOUNTSIKA Edouard, Alain Fernand Raoul LOUSSAKOUMOUNOU et OTSIEMA GUELLELY Ferdinand (sous la direction de), 2025, *Études des aspects langagiers dans Sarah, ma belle-cousine de l'écrivain congolais Henri Djombo*, Sain-Ouen-sur-Seine, Les Éditions du NET. OTSIEMA GUELLELY Ferdinand et KINDZIALA-KINDZIALA Lionel, 2022, « Emploi prédicatif du pronom personnel lui dans Sur La Braise d'Henri Djombo », *Cahiers Africains de Rhétorique*, n° 2, Vol. 1, p. 76-88.
- SIMBO-APEKOU Epozas, 2025, « Narration et références topiques dans l'œuvre romanesque de Henri Djombo », *Cahiers Africains de Rhétorique*, n° 1, Vol. 4, p. 73-85.
- YALA KOUANDZI Rony Dévyllers, 202, *Sarah, ma belle-cousine : analyse de la posture d'Henri Djombo par rapport à la problématique du développement*, Éditions Renaissance Africaine.
- 2022, « La représentation de l'espace dans Le cri de la forêt de Henri Djombo », Revue *Cahiers Africains de Rhétorique*, n° 2, Vol. 1, p. 101-112.
- YEKOKA Jean Félix, 2025, *Les fondements socioculturels du vivre-ensemble chez les Kongo de la vallée du Niari (XVII^e – XX^e siècle)*, Paris, L'Harmattan.

© 2022 Cahiers Africains de rhétorique , Vol 5, n°1, Année 2026

Copyrights : L'article est la propriété intellectuelle de son ou ses auteur(s). Le droit de première publication est octroyé à la revue.

Informations sous droit d'auteur et Code éthique, consultables sur le site de la revue :

<https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/catalog/category/4>

<https://www.cahiersafricainsderhetorique.com/index.php/revue/catalog/category/6>

